

de honte si j'avais cette crainte poltronne envers n'importe quelle puissance.

Il est impossible d'admettre que des craintes aussi mal fondées puissent réellement être la cause de tant d'hostilité avec laquelle beaucoup d'Anglais considèrent mon pays.

Si ce n'est pas la crainte, à quelle source inconnue alors pouvons-nous ramener l'origine de la Russophobie ? Pour de pauvres et simples Russes que nous sommes il paraît inutile d'entreprendre de pareilles recherches. On se rappelle involontairement la remarque d'Hamlet, " Il y a plus de choses dans les cieux et sur la terre, Horace, que celles qui hantaient vos rêves philosophiques." Mais j'espère qu'on me pardonnera si j'émetts l'idée que l'ignorance crasse, l'ignorance stupide, l'ignorance absolue y est bien pour quelque chose.

Permettez-moi de donner un exemple de cette ignorance dans des milieux où l'on devrait s'y attendre le moins.

L'autre jour, un ami, dans le courant de la conversation, fit la remarque que votre grand poète anglais, M. Tennyson, haïssait les Russes.

—Vraiment, dis-je, c'est bien malheureux. Mais pourriez-vous me dire pourquoi ?

—Oh ! fut la réponse, nous autres Anglais, vous savez, nous ne pouvons pas souffrir votre système du knout.

—C'est bien bon de votre part, m'écriai-je, sur ce point, nous sommes parfaitement d'accord. Mais, dites-moi, pour quoi vos lauréats vivent-ils seulement dans le passé et ne tiennent-ils aucun compte du présent. Les poètes ne sont pas limités à la contemplation du passé ; l'avenir lui-même se révèle parfois à leur regard.

Avec un regard embarrassé et d'une voix mal assurée, il répondit :

—Mais vous ne prétendez pas que le knout est une chose passée et n'appartient plus au présent.

—C'est justement ce que je veux dire, répondis-je. En me tenant à la réalité, je ne peux pas dire autre chose.

Le knout a cessé d'exister en Russie même dans la marine, ajoutai-je, il en est peut-être de même pour le " chat à neuf queues " dans la marine anglaise ? n'est-ce pas ainsi ?

Sans répondre à ma question mon ami dit : Depuis quand ?

—Aussitôt après l'émancipation des serfs, répondis-je. La Russie a fait des progrès rapides, mais dix-sept années, n'est-ce pas un laps de temps suffisant pour qu'une pareille réforme arrive aux oreilles des lauréats anglais ?

Il se peut que nous soyons des barbares, mais notre code criminel, d'après l'avis de l'association Howard, est plus humain que celui de la nation qui a conservé les coups de verge dans l'armée et dans la marine, qui applique le châtiement du " chat à neuf queues " et qui étrangle clandestinement des criminels entre les quatre murs d'une prison.

Peut-être cela n'améliore-t-il pas les choses. L'ignorance n'est-elle pas invincible ? Schiller ne dit-il pas, " contre la stupidité les dieux eux-mêmes combattent en vain." Si les Anglais, dix-sept ans après que le knout a été supprimé en Russie, persistent à déclarer que les Russes employent le knout, que pouvons-nous espérer ? Ici encore nous autres Russes nous luttons contre un grand désavantage. Nous reculons devant la tâche de nous venger même des reproches les plus injustes. Quelques accusations nous paraissent tellement absurdes que nous ne pouvons pas comprendre qu'il soit nécessaire d'y répondre.

Permettez-moi de vous expliquer ma pensée.

L'année passée une curieuse série de calomnies contre la Russie avait été propagée en Angleterre, sous le couvert de l'anonyme. Mes amis en Angleterre étaient désireux de les voir réfutées. Je me suis adressée en vain, à plusieurs reprises à mes amis littéraires en Russie pour les inviter à se charger de cette besogne. " Comment pouvez-vous deman-

der cela ? Aucun Russe qui se respecte ne pourrait s'abaisser à tenir compte de calomnies aussi monstrueuses. Votre chère Angleterre vous a évidemment démoralisée autrement vous ne feriez jamais attention à de telles attaques.

Est-ce bien juste ou bien généreux de déclarer que, lorsqu'on ne répond pas, c'est parce qu'on ne peut pas répondre. Le *Golos*, en 1876, publia une longue et minutieuse histoire sur la façon dont lord Beaconsfield avait abusé de sa position de premier ministre pour influencer la Bourse. Personne en Angleterre ne songea à refuter catégoriquement cette histoire.

Ils regardèrent cette calomnie comme étant au-dessous du mépris. Un Russe n'a-t-il pas le même droit, de garder le silence, lorsqu'il est accusé comme lord Beaconsfield ?

Je suis plutôt porté à attribuer cette étrange antipathie à l'ignorance, car les Anglais qui nous connaissent réellement sont nos meilleurs amis. S'il y avait vraiment quelque antipathie secrète entre les nations il n'en serait pas ainsi. Dans les cas de répulsion mutuelle celle-ci se manifeste le plus clairement lorsqu'on approche les deux objets l'un de l'autre. Mais les Anglais habitant la Russie manifestent rarement cette antipathie irraisonnable, qui trouve une expression aussi forte sur les bords de la Tamise.

La position des Russes visitant l'Angleterre n'est malheureusement pas toujours des plus agréables. Lorsque l'Angleterre est décidée à voir dans chaque Russe un ennemi caché, intrigant contre les intérêts anglais, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les Russes reculent devant l'idée de visiter l'Angleterre et que les deux nations soient tant soit peu étrangères l'une à l'autre.

Permettez-moi de citer à l'appui un fait qui m'est personnel. Comme beau coup de Russes le font généralement, j'allais passer mon été à l'étranger. Plusieurs personnes vinrent prendre congé de moi et nous commençâmes à discuter sur mon voyage projeté. A peine avais-je dit : " J'espère aller passer quelques semaines en Angleterre " que je fus interrompue par plusieurs voix. " C'est impossible ? Y songez-vous ? Après ce qui s'est passé ? Pourquoi n'iriez-vous pas de préférence en Chine ? "

—Que voulez-vous dire ? demandai-je. Pourquoi remplacer un pays par l'autre.

—Oh ! répondirent-ils ; l'un est même préférable à l'autre. Les Chinois craignent moins et suspectent moins les étrangers que les Anglais ; en outre, nous ne savons pas ce que disent et pensent de nous les Chinois.

—Mais pourquoi ne me serait-il pas permis de revoir les rares amis que nous possédons, demandai-je.

—Nous n'avons pas d'amis, s'écrièrent-ils, vous vous faites illusion !

Leurs paroles n'étaient que l'expression de la conviction générale. Comment cela peut-il être autrement ! lorsqu'il est impossible pour un Russe de faire une visite amicale à Londres, sans être regardé comme un partisan russe ou même un agent russe.

Des milliers de Russes vont en France. Tout Français qui remarque ce fait semble plus ou moins content et trouve cela tout naturel. Ma foi, comme de raison, on adore Paris, c'est tout simple. Mais si un russe va à Londres, cela produit sur les Anglais un tout autre effet. Quel peut être le motif pour lequel il ou elle se trouve ici ? C'est mal, très mal, le fait même de ces visites répétées ; très mal, vraiment. Le malheureux étranger tâchera d'expliquer qu'il aime beaucoup le pays, pour ses qualités, pour quelques amis qui n'ont jamais changé et qui ont toujours été bons et intelligents. Mais il a beau dire tout cela, ils n'en croient pas davantage un mot. Pourtant, pourquoi serait-ce impossible, pour un Russe, de visiter l'Angleterre excepté comme agent ?

En Russie, lorsqu'il m'arrivait d'attirer l'attention de mes compatriotes sur quelque remarque amicale écrite sur notre peuple et de lire à haute voix quelques

lignes favorables, j'étais généralement interrompue par des : Eh bien ! Eh bien ! quand arriverons-nous au " mais " ? Quand arrivererez-vous à la " Pologne " au " barbarisme, " au " knout bien aimé, " au " mines de mercure " ou au moins aux dernières séries d'atrocités qui ont besoin d'être réfutées ? Découragée, je dus souvent abandonner toute tentative de conciliation. Les mines de mercure, de Pologne et le fameux knout manquaient rarement de faire leur apparition, et mes pauvres efforts pour décrire les sympathies anglaises ou pour expliquer mon anglomanie, se terminaient généralement par un *flusco*, ridicule.

Après le knout on injurie la Russie pour la façon dont elle traite les races soumises, et avec quelque raison. Nous avons par exemple, beaucoup de Mahométans. Ils ne sont nullement opprimés ni persécutés. Ils jouissent de la même liberté que les Mahométans en Turquie, excepté la liberté d'opprimer leurs voisins chrétiens. Ils jouissent certainement d'un meilleur gouvernement que leurs co-religioneux en Asie Mineure. Dans les provinces Baltiques il y a beaucoup d'institutions municipales locales, et aucune race n'a moins de raison de se plaindre de mauvais traitements que les Allemands qui ont une si grande part dans l'administration de l'Empire.

C'est un système caractéristique de la Russie, que nous ouvrons même les plus grandes branches de notre administration à toutes les races que nous avons soumises — un exemple que l'Angleterre, je crois, ne suit pas aux Indes. Le général Melikoff et le général Lazareff, qui se sont couverts de gloire en Arménie, sont tous deux Arméniens. Totleben et Heimann sont des Allemands des provinces de la Baltique, Nepokoitchitzky est Polonais, comme l'est aussi Levitzky.

" Ah ! la Pologne " vous écriez-vous.

M. Emile de Girardin, en dépit de son intimité avec les Bonaparte, se sentit indigné à la sotte ignorance de nos accusateurs et écrivit ce fameux ouvrage : " *La Pologne et la Diplomatie*, " plein de documents authentiques contre les préjugés mal fondés qui régnaient alors. Mais cet ouvrage, je crois, n'est guère lu en Angleterre.

* *

Il est difficile de convaincre ceux qui ne sont pas familiarisés avec la Russie, de la joie avec laquelle toute la population de mon pays donnerait tout ce qu'elle possède, la vie même, si le tzar en avait besoin, pour continuer la guerre qu'il a entreprise en faveur des Slaves opprimés. La déclaration contenue dans les pétitions qui affluèrent chez l'empereur après l'adresse de Moscou : " Nous plaçons nos fortunes et notre vie entre tes mains " n'était pas une phrase banale. Les souvenirs de l'histoire de Russie prouvent que c'est le simple exposé d'un fait.

La partie égoïste de l'Europe, la partie sceptique, la partie qui calcule, peut considérer ces adresses et ces pétitions adressées à l'empereur tout bonnement comme un échantillon d'une éloquence nouvelle. Mais, dans des moments, brûlants, décisifs, dans des moments historiques, de pareils mots russes ont toujours été le synonyme de faits.

Une offre de la fortune et de la vie ne peut être que volontaire. Nous autres Russes nous nous abstenons parfois d'exprimer et d'exécuter catégoriquement ce désir, mais après que nous avons presque imploré la permission de les sacrifier pour une sainte cause, nous ne craignons jamais d'être pris au mot — nous ne reculons jamais devant les conséquences. La puissante voix du peuple russe n'a jamais été entendue en vain.

Au temps de Pierre le Grand, pendant que la Russie se battait, non pas en faveur des Slaves torturés, non pas pour ses co-religioneux persécutés, mais simplement pour la possession des provinces Baltiques — une question relativement minime pour le peuple russe — l'empereur envoya un ukase au Sénat, imposant de nouvelles taxes sur le sol. A peine le décret impérial venait-il d'être lu que le

prince Jacob Dolgorouky sauta de sa chaise, et en présence d'une nombreuse assemblée, et à la stupefaction de tout le monde, déchira le décret en pièces.

— Empereur ! s'écria-t-il d'une voix tremblante, vous voulez de l'argent ? Nous le comprenons. Mais pourquoi le pauvre devrait-il souffrir et le payer ? N'avez-vous pas une riche noblesse de laquelle vous pouvez disposer ? Le prince Menchikoff peut construire un navire à ses frais, Apraxine un autre, et moi je ne resterai pas en arrière de mes compatriotes.

Tel était l'esprit déployé par les Russes alors et depuis le temps de Pierre le Grand ils n'ont pas dégénéré.

O. K.

— J'ai lu récemment un plaidoyer contre la guerre et contre le patriotisme. Est-il possible de supprimer la guerre ? Non. Je le prouve.

Détruire la guerre ? Mais c'est le rêve de tout les penseurs. La guerre est brutale, — la guerre est bête. Jadis, être soldat était une profession. Aujourd'hui les nations entières sont armées. Jadis on se défendait ; aujourd'hui on est tué par une balle ou un boulet qui viennent on ne sait d'où. Il n'y a même plus l'enivrement de la lutte. L'homme tombe comme un perdreau. Par ce fait même qu'il n'y a plus uniquement une armée dans une nation, mais que toute la nation est armée, la guerre tue non-seulement des unités, mais encore des hommes de génie.

Quelles sont les causes des guerres ? La jalousie, l'envie, la faim, l'ambition, la haine, toutes les mauvaises passions qui secouent l'humanité. Il y a eu un temps où la société se trouvait réduite à quatre individus : Adam, Eve, Caïn, Abel. Caïn devient jaloux d'Abel : il le tue. Puis les sociétés se forment. Guerre dans les patries, puisque de tout temps ont existé des luttes civiles. Et vous espérez supprimer la guerre entre les peuples ! Commencez donc par la supprimer dans chaque peuple, en supprimant la guerre civile. Par la supprimer dans chaque pays, en supprimant les querelles de familles. C'est-à-dire, commencez par supprimer par la jalousie, l'envie, la faim, l'ambition, la haine.

Le pouvez-vous ? Y a-t-il des moyens chimiques de dissoudre les passions humaines. Espérez-vous amener l'humanité à sa perfection ? Non. Ni physiquement, ni moralement vous n'empêcherez les hommes d'être des hommes. C'est à dire des êtres méchants, envieux, colères, jaloux et haineux.

Les philosophes nous la baillent belles avec leurs rêves d'humanitarisme ? Croient-ils donc être les seuls à les avoir ? Seulement, nous sommes pratiques. Nous savons que la guerre née des mauvaises passions de l'homme, est immortelle. Puisque la guerre est immortelle, ne détruisez donc pas le patriotisme !

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poitrine ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendez partout à 25 cents la boîte.